

ACTIONS ÉDUCATIVES

INSTITUT
DU MONDE
ARABE



DIA AL-AZZAWI

DOSSIER ENSEIGNANTS

INSTITUT DU MONDE ARABE

Introduction

Dia al-Azzawi est né en 1939 en Irak. Il est installé à Londres depuis 1976. Il s'est illustré dans la peinture, la sculpture et les arts du livre.

À la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingt, il a produit des œuvres en lien avec les guerres et les massacres qui ont touché le peuple palestinien. En 1979, il publie un portfolio, *Hymne du corps*. Poèmes dessinés pour Tell al-Zaatar, en lien avec la chute du camp de Tell al-Zaatar, défendu par des combattants palestiniens, le 12 août 1976. Cette œuvre est l'illustration de trois poèmes écrits par Tahar ben Jelloun, Mahmoud Darwish et Youssef Saigh.

Quelques années plus tard, les massacres perpétrés dans les camps palestiniens de Sabra et Chatila en septembre 1982, et le compte-rendu qu'en a fait Jean Genet dans *Quatre heures à Chatila*, lui inspirent neuf estampes réunies en portfolio, intitulées *We are not seen but Corpses. The Sabra and Shatila Massacres*.

Ce dossier pédagogique se propose de mettre en relation des reproductions des deux portfolios et les écrits qui les ont inspirés. 📖

Sommaire

LIEN AVEC LES PROGRAMMES SCOLAIRES	3
<i>HYMNE DU CORPS. POÈMES DESSINÉS POUR TELL AL-ZAATAR</i>	5
✦ Introduction de Dia al-Azzawi	5
✦ Tahar ben Jelloun, <i>La mort est arrivée en riant à Tell el-Zaatar</i>	7
✦ Mahmoud Darwish, <i>Ahmad el-Zaatar</i>	9
✦ Yusef Saigh, <i>À gauche... jusqu'au Mont des Oliviers</i>	11
SABRA ET CHATILA	13
✦ Jean Genet, <i>Quatre heures à Chatila</i>	13



Lien avec les programmes scolaires*

COLLÈGE

- ✦ Histoire des arts, thème 8. *Les arts à l'ère de la consommation de masse (de 1945 à nos jours).*
Croisement entre enseignements (EPI) :
 - I à la thématique *Corps, santé, bien-être et sécurité* font écho tous les objets d'étude liés à l'évolution de l'habitat, du vêtement, du design et des représentations du corps
 - I à la thématique *Information, communication, citoyenneté*, les nombreux objets d'étude portant sur les liens entre histoire des arts et histoire politique et sociale.

LYCÉE

- ✦ Histoire, classe de terminale, série ES et L, thème 3.
Puissances et tensions dans le monde de la fin de la Première Guerre mondiale à nos jours.
Question : *Un foyer de conflits*
Mise en œuvre : *Le Proche et le Moyen-Orient, un foyer de conflits depuis la fin de la Première Guerre mondiale.*

Idem, série S, thème 2.
Grandes puissances et conflits dans le monde depuis 1945.
Question : *Un foyer de conflits*
Mise en œuvre : *Le Proche et le Moyen-Orient, un foyer de conflits depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.*
- ✦ Histoire des arts, thématique *Arts, mémoires, témoignages, engagements.*
 - I *L'art et l'histoire* : l'œuvre document historiographique, preuve, narration (peinture, sculpture, cinéma, théâtre d'histoire, littérature de témoignage, musique de circonstance...). Les figures d'artistes témoins et engagés (œuvres, destins).
 - I *L'art et la commémoration* : hommage à un grand homme, un héros, un groupe (portraits cinématographiques, littéraires, théâtraux ; hymnes, requiems, dédicaces), une cause, un événement. Les genres commémoratifs (éloge, oraison, discours, fête commémorative, panégyrique, monument aux morts, tombeau, etc.) et les lieux de conservation (mémorial, musée, etc.).
 - I *L'art et la violence* : expression de l'horreur, acte de témoignage (récits de rescapés des camps, textes, films, peintures, musiques, consacrés au souvenir personnel et/ou collectif d'événements dramatiques).
- ✦ Histoire des arts, thématique *Arts, réalités, imaginaires.*
 - I Pistes d'étude *L'art et le réel* : citation, observation, mimétisme, représentation, enregistrement, stylisation, etc.
- ✦ Français, première générale.
Écriture poétique et quête du sens, du Moyen Âge à nos jours.
- ✦ Français, lycée professionnel, terminale.
Au XX^e siècle, l'homme et son rapport au monde à travers la littérature et les autres arts.

* Ce document a été conçu durant l'été 2018 : si la réforme du baccalauréat est connue, les programmes du lycée ne le sont pas encore. Ce document fait donc référence aux programmes en cours lors de sa rédaction.



رسوم صدياء العزّاءى

النشيد الجسدي

قصائد مرسومة لتلال الزعتر



كانتون الاول — ١٩٧٩

وعدى كائناتك كائناتك



Hymne du corps. Poèmes dessinés pour Tell al-Zaatar

Les textes sont extraits de *Dia al-Azzawi, Hymne du corps*, édition Dar al Muthallath, édition trilingue, 1980.

❖ INTRODUCTION DE DIA AL-AZZAWI

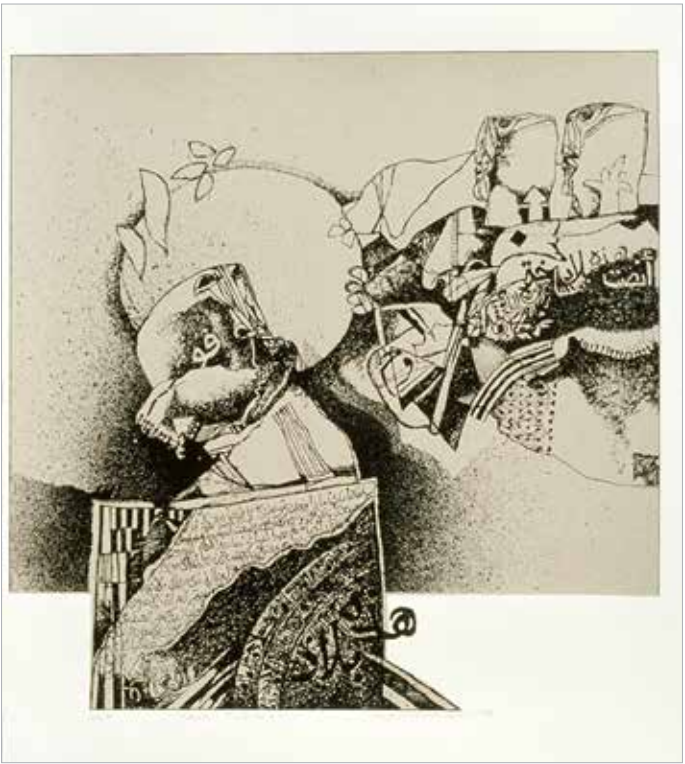
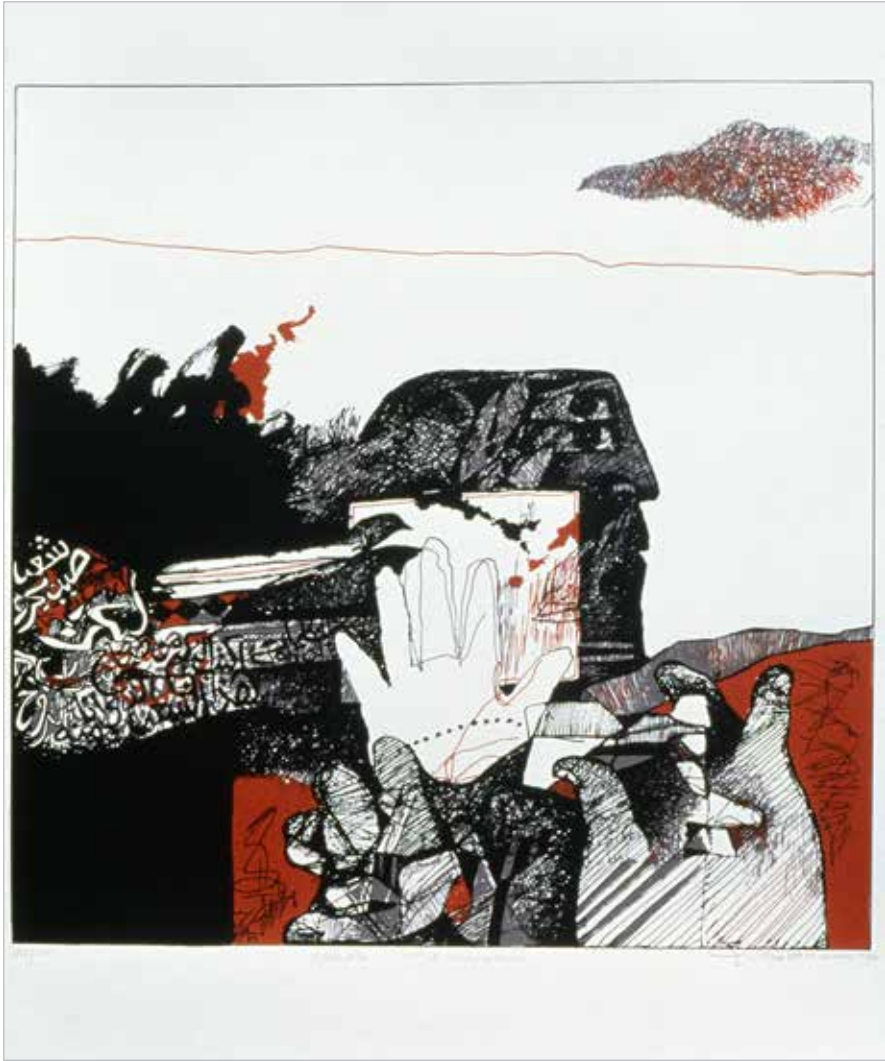
Maintes fois, ce camp a ajourné sa mort malgré les soixante mille obus tombés le premier jour d'un siège qui dura cinquante-deux jours. Les lentilles étaient l'unique repas et une goutte d'eau valait une goutte de sang. Le Tell s'attendait à la mort qui rampait vers lui comme un animal venimeux. Il s'est embrasé, les maisons de tôle se sont écroulées et les trous creusés par les obus ont été comblés par des corps innocents et splendides.

Hymne du corps : ce sont les dessins que j'ai voulu pour chanter ce siège. Ils ne sont pas une consolation, ni un document sur un carnage aux nuits sombres. C'est une expression qui essaie de créer une mémoire libre persistante contre l'oppression jusqu'au temps où sa flamme surgira, rayonnante.

Un temps qui convoquera le sang répandu des amis et des frères et précipitera la venue d'une génération nouvelle par le portail des martyrs. Un temps où la patrie sera comme du pain, pur de terre et de sang. (...)

La mort a voilé le jour de Tell-Zaatar et les foules déshéritées ont quitté leur capitale sous la tente d'un ciel brûlant vers d'autres camps de misère et d'exil.





Comme les traces d'un corps inhabité
tu es surpris par le vent du matin
tu ouvres les yeux sur un territoire où tu ne reconnais
ni les pierres ni les mains
une prairie de miroirs
seule la voix
la voix de la mère
une voix sans rides
insinue le bonheur
elle introduit le jour dans ton corps
mais la mort
a décidé de déjouer l'errance
dans ce corps
même l'absence s'est éteinte
sur ton front un peu de terre
et l'amertume de cette foule déportée
voici la terre
aime-la c'est ton destin
laisse le voile glisser sur les images
écoute
ceci est un pays à l'âme écorchée

(...)

Jusqu'à la terre nubile de nos solitudes
nous porterons
la légitime violence
la fièvre haute de l'errance
la mort semée
au lointain de nos rives
nous sommes les Indiens d'une prairie qui avance
avec nos enfants armés pour la nuit
Palestiniens
nous sommes autant de soleils fous
qui brisent l'harmonie laurée de haine
tissée par le spectre des États frères
le jour
caressé par un vol d'oiseaux
nous donne raison
ceux
ensevelis par l'argile et l'abîme
exécutés par le silence
sont de retour
les étoiles quittent le ciel
et racontent Tell-Zaatar

(...)

*Le cri ou le chant d'une mère qui se nourrit de sable. Tire sur ses cheveux et vide sa mémoire :
On m'a dit que notre cause était sacrée et que mes enfants étaient des martyrs. On m'a dit
que nous sommes un peuple orphelin mais fier. On m'a dit que nous avons une terre et une prairie,
des oliviers et des ruisseaux. On m'a dit d'attendre là, sous la tente, dans les camps. Mes enfants sont
partis, à l'aube. Ils avaient dans leur sac du pain, des armes, des olives et des prières pour la victoire.
On ne pleure pas les morts. Les mots pleuvent et font des trous dans la toile noire. Notre cause. Juste.
Sacré. Notre histoire était tissée d'espoir. Ah ! le rêve ! Le rêve palestinien déchirait les nuits, déchirait
le ciel et nous donnait l'ivresse. Je savais la trahison. Les terres vendues. Le pays usurpé. L'histoire
nous expulsait, et nous sommes devenus une mémoire errante. La honte balbutiée. La brisure.
On nous sépara du jour. Promus à la vie. Le peuple de Jordanie était muselé. En ce mois de septembre,
j'ai perdu les enfants et la raison. Leur sang ramassé dans les sables. On me dit : c'est une trahison.
J'ai dit : notre peau n'est pas assez grande pour d'autres massacres.*





À deux mains de pierre et de thym
je dédie ce chant... à Ahmad l'oublié entre deux papillons
(...)

Je suis Ahmad l'Arabe a-t-il dit
je suis la balle l'orange la mémoire
j'ai trouvé que mon âme était près de mon âme
je me suis éloigné de la rosée et de la vue sur la mer
Tell Zaatar est la tente
et moi le pays
il est venu et je me suis réincarné
je suis le départ continu vers le Pays
j'ai trouvé mon âme remplie de mon âme...
(...)

Moi Ahmad l'Arabe – que soit le Siège ! –
mon corps sert de remparts – que soit le Siège ! –
je suis la frontière du feu – que soit le Siège ! –
et moi je vais assiéger à mon tour
assiéger.
et ma poitrine servira de porte à tous
– que soit le Siège ! –
(...)

Le camp formait le corps d'Ahmad
Damas formait les paupières d'Ahmad
le Hégaz formait l'ombre d'Ahmad
le Siège est devenu le passage d'Ahmad
au-dessus des cœurs de millions de prisonniers
le Siège est devenu l'assaut d'Ahmad
et la mer sa dernière balle !
(...)

Et tu dis : non
ô corps marqué par les flancs des montagnes
Et des soleils à venir !
Et tu dis : non
ô corps qui épouse les vagues au-dessus de la guillotine
Et tu dis : non
Et tu dis : non
Et tu dis : non
Tu meurs près de mon sang et revis dans la farine
Nous visitons ton silence quand tes mains nous appellent
Les chevaux ont piétiné les oiseaux
et nous avons créé le jasmin
pour que le visage de la mort disparaisse de nos mots
va loin dans les nuages et les plantations
il n'y a pas de temps pour l'exil et pour ce chant...
jette-toi dans le courant de la mort qui nous entraîne
pour que nous tombions malade de la patrie simple et du jasmin probable
va vers ton sang qui est prêt à se répandre
va vers mon sang unifié à ton siège
il n'y a pas de temps pour l'exil...
(...)

Ahmad mon frère !
tu es l'adorateur et l'adoré et le lieu de l'adoration
quand vas-tu témoigner
quand vas-tu témoigner
quand vas-tu témoigner ?





❖ YUSEF SAIGH, À GAUCHE... JUSQU'AU MONT DES OLIVIERS

Traduction par Ethel Adnan

vingt cochons enchaînés...
broutent, dans les ruines du Tell¹ situé au nord
ils ont passé sans hâte
et sous leur démarche lourde
ont rasé ma maison
et tué ma famille
Vingt cochons légendaires
sont venus sur la colline avant l'aube
et sont partis avec la fin de la nuit
ils n'ont laissé dans la maison que le silence
et pour la lune, que la mort...

(...)

et bientôt
le massacre va commencer
mais qui va acheter le billet d'entrée ?
j'avais pris pour cette nuit deux billets
et nous étions deux,
Judas et moi,
au milieu de la scène !
Un corps nu
à la tête coupée
des doigts crispés sur quelques cheveux noirs,
et une alliance en or brillant sur l'un d'eux...
et sur le cou coupé
traînent des baisers furtifs
en train de sécher !
J'ai crié : voici ma femme, ô gens du Tell...
Judas a répondu :
Pas du tout...
ceci est le corps arabe
qui va pourrir pendant une dizaine de nuits,
jusqu'à ce que la nation arabe se dissolve en lui !

(...)

La lune est aride
et faite de poussière
elle s'est affaissée
sur son épaule se tient le corbeau
et je me souviens :
que la colline penche à droite jusqu'à la mer
que la colline se dirige à gauche jusqu'au Mont des Oliviers
et que les Sages disaient :
– qui sait ?
Tell Zaatar va-t-il s'étendre
et devenir la capitale de la Grande Patrie
ou...
cette Grande Patrie va-t-elle s'amenuiser
jusqu'à ne plus être que cette maison de tôle
dans le camp de Tell Zaatar ? ❖

¹ Tell en arabe veut dire colline





Sabra et Chatila

Les textes sont extraits de Jean Genet, *Quatre heures à Chatila*, Librairie des Colonnes éditions, Tanger, 2015.

❖ JEAN GENET, QUATRE HEURES À CHATILA

Pour moi comme pour ce qui restait de la population, la circulation à Chatila et à Sabra ressembla à un jeu de saute-mouton. Un enfant mort peut quelquefois bloquer les rues, elles sont si étroites, presque minces et les morts si nombreux. (...) Le premier cadavre que je vis était celui d'un homme de cinquante ou soixante ans. Il aurait eu une couronne de cheveux blancs si une blessure (un coup de hache, il m'a semblé) n'avait ouvert le crâne. Une partie de la cervelle noircie était à terre, à côté de la tête. Tout le corps était couché sur une mare de sang, noir et coagulé. La ceinture n'était pas bouclée, le pantalon tenait par un seul bouton. Les pieds et les jambes du mort étaient nus, noirs, violets et mauves : peut-être avait-il été surpris la nuit ou à l'aurore ? Il se sauvait ?

La photographie ne saisit pas les mouches ni l'odeur blanche et épaisse de la mort. Elle ne dit pas non plus les sauts qu'il faut faire quand on va d'un cadavre à l'autre.

(...)

L'amour et la mort. Ces deux termes s'associent très vite quand l'un est écrit. Il m'a fallu aller à Chatila pour percevoir l'obscénité de l'amour et l'obscénité de la mort. Les corps, dans les deux cas, n'ont plus rien à cacher : postures, contorsions, gestes, signes, silences mêmes appartiennent à un monde et à l'autre. Le corps d'un homme de trente à trente-cinq ans était couché sur le ventre. Comme si tout le corps n'était qu'une vessie en forme d'homme, il avait gonflé sous le soleil et par la chimie de décomposition jusqu'à tendre le pantalon qui risquait d'éclater aux fesses et aux cuisses. La seule partie du visage que je pus voir était violette et noire. Un peu plus haut que le genou, la cuisse repliée montrait une plaie, sous l'étoffe déchirée. Origine de la plaie : une baïonnette, un couteau, un poignard ? Des mouches sur la plaie et autour d'elle. La tête plus grosse qu'une pastèque – une pastèque noire. Je demandai son nom, il était musulman.

– Qui est-ce ?

– Palestinien, me répondit en français un homme d'une quarantaine d'années. Voyez ce qu'ils ont fait.

Il tira sur la couverture qui couvrait les pieds et une partie des jambes. Les mollets étaient nus, noirs et gonflés. Les pieds, chaussés de brodequins noirs, non lacés, et les chevilles des deux pieds étaient serrées, et très fortement, par le nœud d'une corde solide (...).

(...)

Au milieu, auprès d'elles, de toutes les victimes torturées, mon esprit ne peut se défaire de cette « vision invisible » : le tortionnaire comment était-il ? Qui était-il ? Je le vois et je ne le vois pas. Il me crève les yeux et il n'aura jamais d'autre forme que celle que dessinent les poses, postures, gestes grotesques des morts travaillés au soleil par des nuées de mouches.

(...)

La première pièce était ce qui restait d'une maison de deux étages. Pièce assez calme, accueillante même, un essai de bonheur, peut-être un bonheur réussi avait été fait avec des restes, avec ce qui survit d'une mousse dans un pan de mur détruit, avec ce que je crus d'abord être trois fauteuils, en fait trois sièges d'une voiture (peut-être d'une Mercedes au rebut), un canapé avec des coussins taillés dans une étoffe à fleurs de couleurs criardes et de dessins stylisés, un petit poste de radio silencieux, deux candélabres éteints. Pièce assez calme, même avec le tapis de douilles... Une porte battit comme s'il y avait un courant d'air. J'avançai sur les douilles et je poussai la porte qui s'ouvrait dans le sens de l'autre pièce, mais il me fallut forcer : le talon d'un soulier à tige l'empêchait de me laisser le passage, talon d'un cadavre couché sur le dos, près de deux autres cadavres d'hommes couchés sur le ventre, et reposant tous sur un autre tapis de douilles de cuivre. Je faillis plusieurs fois tomber à cause d'elles.



Au fond de cette pièce, une autre porte était ouverte, sans serrure, sans loquet. J'enjambai les morts comme on franchit des gouffres. La pièce contenait, entassés sur un seul lit, quatre cadavres d'hommes, l'un sur l'autre, comme si chacun d'eux avait eu la précaution de protéger celui qui était sous lui ou qu'ils étaient saisis par un rut érotique en décomposition. Cet amas de boucliers sentait fort, il ne sentait pas mauvais. L'odeur et les mouches avaient, me semblait-il, l'habitude de moi. Je ne dérangeais plus rien de ces ruines et de ce calme.

(...)

Aux premiers morts, je m'étais efforcé de les compter. Arrivé à douze ou quinze enveloppés par l'odeur, par le soleil, butant dans chaque ruine, je ne pouvais plus, tout s'embrouillait.

Des maisons éventrées et d'où sortent des édredons, des immeubles effondrés, j'en ai vu beaucoup, avec indifférence, en regardant ceux de Beyrouth-Ouest, ceux de Chatila je voyais l'épouvante. Les morts, qui me sont généralement très vite familiers, amicaux même, en voyant ceux des camps je ne distinguais que la haine et la joie de ceux qui les ont tués. Une fête barbare s'était déroulée là : rage, ivresse, danses, chants, jurons, plaintes, gémissements, en l'honneur des voyeurs qui riaient au dernier étage de l'hôpital de Acca.

(...)

J'avais passé quatre heures à Chatila. Il restait dans ma mémoire environ quarante cadavres. Tous – je dis bien tous – avaient été torturés, probablement dans l'ivresse, dans les chants, les rites, l'odeur de la poudre et déjà de la charogne. (...)

Sans doute j'étais seul, je veux dire seul Européen (avec quelques femmes palestiniennes s'accrochant encore à un chiffon blanc déchiré ; avec quelques jeunes feddayin sans arme) mais si ces cinq ou six êtres humains n'avaient pas été là et que j'aie découvert cette ville abattue, les Palestiniens horizontaux, noirs et gonflés, je serais devenu fou. Ou l'ai-je été ? Cette ville en miettes et par terre que j'ai vue ou cru voir, parcourue, soulevée, portée par la puissante odeur de la mort, tout cela avait-il eu lieu ?

Je n'avais exploré, et mal, que le vingtième de Chatila et Sabra, rien de Bir Hassan, et rien de Borj el Barajneh.

L'affirmation d'une beauté propre aux révolutionnaires pose pas mal de difficultés. [...]

Sur les bases palestiniennes, au printemps de 1971, la beauté était subtilement diffuse dans une forêt animée par la liberté des feddayin. Dans les camps, c'était une beauté encore différente, un peu plus étouffée, qui s'établissait par le règne des femmes et des enfants. Les camps recevaient une sorte de lumière venue des bases de combat et quant aux femmes, l'explication de leur éclat nécessiterait un long et complexe débat. Plus encore que les hommes, plus que les feddayin au combat, les femmes paraissaient assez fortes pour soutenir la résistance et accepter les nouveautés d'une révolution. Elles avaient déjà désobéi aux coutumes : regard direct soutenant le regard des hommes, refus du voile, cheveux visibles quelquefois complètement nus, voix sans fêlure. ❏

Dossier coordonné par Imane Mostefai, responsable du service des actions éducatives, réalisé par Élodie Roblain, chargée d'actions culturelles et Anne Boulanger, professeur relais de l'académie de Créteil à l'Institut du monde arabe



